

Ștefan IONESCU \*

## À la recherche de l'identité roumaine: Constantin Rădulescu-Motru et Daniel David\*\*

**A Quest of Romanian Identity:  
Constantin Rădulescu-Motru and Daniel David**

**Abstract:** Can we really talk about Romanian identity and if so, what would it be? Would such an identity be established once for all, or would it evolve over time? Who would be its authors? This article will seek answers to all these questions, mainly based on the scientific work carried out by two renowned academics: Constantin Rădulescu-Motru, about three quarters of a century ago, and Daniel David, nowadays. We will see, according to their conceptions, the answers they give to the questions above and, especially as the last one of them asserts, if there is a continuity between their scientific research, beyond the 75 years that separate them.

**Keywords:** romanian identity, national identity, psychological profile, collectivism, culture, Constantin Rădulescu-Motru, Daniel David.

Il y a presque cent ans, au début du vingtième siècle, ayant observé d'importantes omissions en la matière, le grand philosophe et psychologue Constantin Rădulescu-Motru avait commencé une démarche scientifique ayant pour objet de déterminer le profil culturel des Roumains – une démarche qui va lui occuper l'esprit pour plusieurs décennies, jusqu'à sa mort. Moyennant les ressources et les méthodes intellectuelles de son temps, le grand universitaire, qui avait été pendant plusieurs années l'élève du célèbre Wundt à Leipzig, a abouti ses recherches en publiant plusieurs ouvrages, dont quelques-uns ont fait polémique à l'époque, mais qui, alors comme aujourd'hui, ne cessent de faire figure de référence dans leur domaine.

Mais quels seraient ces domaines ? Il s'agit, en effet, d'un mélange de plusieurs sciences, qui de nos jours portent, chacune, le nom de philosophie de la culture, philosophie politique, psychologie, sociologie, anthropologie

---

\* Research assistant, Faculty of Philosophy, University of Bucharest, Romania;  
e-mail: stefanionescu26@yahoo.com

\*\* **Acknowledgement:** This paper was supported by the research project PATCULT#RO (“Platforma pluridisciplinară complexă de cercetare integrativă și sistematică a identităților și patrimoniului cultural tangibil și nontangibil din România”), PN III-P1-1.2-PCCDA-2017-0686, 52PCCDI/2018, funded by UEFISCDI

ou sciences juridiques. Bien que pas dans tous les cas, Motru entreprend des analyses approfondies, cherchant à identifier causes et implications, pour mieux expliquer, pour diagnostiquer et pour, par la suite, proposer des remèdes. Est-il vrai aussi que, au fil du temps, il revient sur ses pas, il se contredit, il se trompe, il laisse des propos inachevés, faute de moyens ou faute de rigueur. Rigueur, moyens et, en plus, écart temporel dont va disposer de nos jours son plus jeune collègue, le psychologue cognitiviste, professeur universitaire lui aussi, Daniel David, l'auteur d'un livre portant fièrement un titre homonyme à l'un du maître, en l'occurrence la *Psychologie du peuple roumain*. Les deux ouvrages, également intéressants (dont celui de Motru était à l'origine plutôt un article), vont faire l'objet de la présente recherche ayant pour but d'établir comment, par-delà le temps, il fait sens de parler d'une identité roumaine.

Dans un de ses livres, Samuel Huntington écrivait:

Les débats sur l'identité nationale sont une caractéristique récurrente de notre époque. Pratiquement tous les peuples du monde ont interrogé, réexaminé et redéfini ce qu'ils ont en commun et ce qui les distingue des autres. Qui sommes-nous ? Quelle est notre place ? Ces questions tourmentent bien des pays. [...] Ce phénomène de « crise identitaire » toucherait également la Syrie et le Brésil, il est qualifié de persistant au Canada, d'« aigu » au Danemark, de « destructeur » en Algérie, d'« unique » en Turquie. (Huntington 2004, 24);

pareil pour la Russie, l'Allemagne, les États-Unis ou pour les habitants des îles Britanniques. Quel serait le cas pour les Roumains ? On le verra.

Pour commencer, qu'est que pour l'académicien Motru, l'identité roumaine ? Une identité, à la quête de laquelle, faut-il le dire, au sens littéral du terme, il ne c'était pas lancé, car le mot en tant que tel ne figure pas dans ses écrits. Est-elle une composante génétique, voire raciale, un processus historique, un idéal, un état d'âme, une vocation des individus, des peuples ou des nations ? Semble-t-il, elle est toutes ces choses à la fois. Cette identité, que Rădulescu-Motru appellera tour à tour, identité culturelle, ethnicité, conscience communautaire, âme nationale ou, tout court, *roumanité* (Rădulescu-Motru 2008, 97), est un processus, un état auquel on doit accéder, autrement dit, qui se construit de l'intérieur et lequel, une fois construit, doit être continuellement entretenu.

Conformément à sa formation scientifique pluridisciplinaire – outre les études de psychologie à Leipzig, le maître était également licencié en philosophie et science juridiques –, Rădulescu-Motru va fonder son analyse sur deux piliers de base: la méthode comparatiste de la psychologie sociale et l'interprétation philosophique, chacun de ces deux fondements ayant ses vertus et ses limites. La psychologie sociale, par exemple, démontrera son utilité en tant que science « qui a comme but de déterminer et d'expliquer les états d'âme d'une population » (Rădulescu-Motru, 2001, 11), mais sera

inutile en tant qu'outil de comparaison entre peuples différents, à cause de l'unicité spirituelle de chacun d'entre eux. Plus précisément, les données statistiques et expérimentales sur lesquelles se fonde la psychologie sociale d'un peuple ne peuvent être utilisées pour un autre peuple, parce que la spiritualité de chacun est indépendante et on doit premièrement la comprendre, pour en suite être en mesure de l'interpréter. En même temps, comme l'observera Daniel David (David 2015, 38), Motru, en tant que partisan de la méthode de la *Völkerpsychologie*, va chercher à comprendre les attributs psychologiques du peuple roumain (son *Volksgiest*, son *ethos*), par le biais de certaines influences, comme, par exemple, celles biologiques, géographiques, culturelles ou historiques, qu'il interprétera d'une manière comparative. Audacieux dans sa démarche, mais plutôt méfiant dans ses attentes vis-à-vis des possibilités offertes par la méthodologie dont il dispose, le grand psychologue notera prudemment, au commencement même d'une de ses études les plus connues: « Une fois ces réserves prises, en ce qui suit, nous nous proposons de réaliser une *ébauche* concernant les constituants de l'âme du peuple roumain, des points de vue économique et social. » (Rădulescu-Motru 2001, 15)

En tant que Professeur de psychologie, Motru commencera sa quête de l'identité roumaine par une simple remarque: « La plupart des hommes vivent avec une âme de prêt, car ils reçoivent sans aucune résistance tout ce que leur milieu social leur impose. » (Rădulescu-Motru 2017, 22) C'est à la psychologie, en tant que science des faits naturels, de les décrire et de les expliquer, sauf que, dans son cas particulier, elle peut parfois manquer d'y parvenir, car expliquer les faits de la nature et ceux de l'âme n'est pas la même chose. Donc, bien que risquer, il vaille dépasser la simple description des faits et de se lancer dans l'interprétation, la seule capable de révéler les vérités des âmes. Il en résulte d'ici que pour caractériser un group social ou une communauté, et d'autant plus, un peuple, il ne suffit pas de faire la simple addition des caractéristiques des individus qui les composent. Non seulement que la vie sociale même n'est pas un simple effet d'agrégation, mais elle est, en plus, une des causes essentielles de transformation et de croissance, donnant une direction et un sens aux vies individuelles; sans elle on ne peut pas envisager l'existence de la culture, laquelle donne aux humains la possibilité de prolonger leur existence par-delà les générations.

Qui dit évolution de la vie sociale, dit évolution de la culture, prône Rădulescu-Motru, car « homme sociable, vaut homme cultivé » (Rădulescu-Motru 2017, 346-347), la sociabilité étant comprise, dans ce contexte, non seulement comme une simple capacité de ne pas nuire à autrui, mais comme une disponibilité de maximiser son apport au bien-être général. En ce sens le penseur roumain va comparer la culture à un habit, pas à un prêt-à-porter, mais à un habit que les peuples se font faire tailler par eux-mêmes, sur mesure.

Vu le fait que la psychologie est pour lui « la science de la vie de l'âme », qu'avoir une âme suppose la préexistence d'un fleuron de propriétés spécifiques et que en même temps avoir une culture c'est avoir un niveau quelconque de développement de l'âme, Motru pense pouvoir caractériser le peuple roumain par sa culture et celle-ci par des traits psychiques. Mais, avant cela, pour ne pas nous tromper sur le sens des mots, on doit davantage comprendre les concepts qu'il emploie. C'est pourquoi on va remonter vers la source, à l'année 1904, date de parution du livre *La culture roumaine et la politique politicienne*.

Qu'est-ce que donc la culture et comment devrait-on comprendre ce mot ?

Une fois les humains sortis de la barbarie, la culture est une condition indispensable au développement des peuples. C'est un miroir des finalités de la conscience sociale par lequel les actions humaines acquièrent leurs plus haut sens et deviennent histoire. Sans culture, il n'y a pas d'histoire. (Rădulescu-Motru 1904, 5)

Une culture doit avoir sa propre individualité, mais avoir une individualité ne suffit pas pour avoir une culture. La majorité des peuples, faute de s'en construire une, se contentent de se situer à des niveaux intermédiaires, entre la barbarie et le « véritable » état de culture; c'est ce qu'on appelle la pseudo-culture. Apparemment, la pseudo-culture a l'air d'une culture véritable, et encore bien plus que cela; elle comprend tous les éléments de celle-ci: religion, science, art, innovations techniques. En dépit de son image étincelante, elle manque d'originalité et de profondeur, étant même à mépriser, sinon à faire pitié. La pseudo-culture serait, dans le meilleur des cas, une civilisation, laquelle manquerait de pénétration et demeurerait extérieure à l'âme. À ce qu'on peut remarquer, Motru se présente, ici, en adepte de l'ancienne théorie des étapes de développement de l'humanité, à la Morgan, ou même à la manière du XVII<sup>e</sup> siècle français, pour lequel « civilisation s'oppose en gros à barbarie. Il y a d'un côté les peuples civilisés, de l'autre les peuples sauvages, primitifs ou barbares » (Braudel 1993, 34).

En tout cas, « Sans aucun doute, la plus haute culture, notre peuple ne l'a jamais atteinte. Il s'est toujours maintenu dans un état de semi-culture honorable » (Rădulescu-Motru 1904, 18); et ce, jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, quand le processus de construction culturelle – voir d'une âme – s'est interrompu sans y être vraiment relancé depuis. La faute appartiendrait à la jeunesse de l'époque qui aurait trop vite adopté des libertés politiques qu'elle avait empruntées à l'étranger. Les Roumains de l'époque se seraient, donc, vendu l'âme. Pour expliquer ceci, on doit descendre à un autre niveau, commun pour tout le règne animal, et qui s'appelle *mimétisme*. Un mimétisme qui a été pratiqué par les classes dirigeantes, et non par le peuple, qui aurait ainsi protégé sa bonne santé, une raison pour l'auteur de garder bon espoir.

Que va-t-il engendrer le mimétisme, une fois devenu monnaie courante ? Pour Motru, la réponse est simple: étant un emprunt, il va se dissoudre dans la société entière en participant à la création d'un faux idéal national, tout en falsifiant le caractère des gens. Ainsi se fait-il que parmi les Roumains on peut rencontrer plusieurs types, mais aucun connecté à l'idéal national. Le producteur s'engage sans dresser des plans pour son travail et gaspille le temps, l'énergie et les ressources. L'acheteur ne connaît pas les prix de ce qu'on lui vend, ou même s'il les connaît il n'a pas la moindre idée concernant les valeurs intrinsèques des biens. Tout consommateur manque d'esprit commercial et tout entrepreneur engage des ressources disproportionnées dans son commerce, ce qui le mène rapidement à la ruine. Serait-ce celui-ci le portrait craché du Roumain ? Pas tout à fait !

Pour retrouver la vérité sur les Roumains, « il faudrait écarter tout verbe superflu, car les mots ne mirent qu'une partie de leur âme, l'âme d'emprunt, puis il faut descendre jusqu'à leur âme inconsciente »; c'est seulement après, que « sous l'habit citadin ou de l'homme d'affaires moderne, on découvrira un pastoralisme ancien et des aïeux qui au fil des siècles n'ont fait que comprendre le destin exclusivement sous sa forme visiblement palpable » (Rădulescu-Motru 1904, 92). À cet échec dû au mimétisme s'ajoute l'attitude induite par la religion dominante, en occurrence le culte orthodoxe, qui, lui, n'a pas su diriger la communauté, comme ça a été, par exemple, le cas aux États-Unis. « L'orthodoxie n'est en tout cas pas une bonne école de la vie pratique. Enfant d'une autre époque, elle n'a pas su contenir ce genre de ferment qui puisse préparer les âmes des fidèles à une vie meilleure, ici-bas » (Rădulescu-Motru 1904, 106).

Chez nous, contrairement aux peuples de l'Occident que nous prenons pour modèle, les relations sociales sont encore gouvernées par la tradition, et non plus par la raison. Pire encore, tout change trop vite, ce que fait que, en dépit des quelques individus hors la norme, les valeurs de l'art, de la science ou de la morale n'aient pas le temps de s'enraciner. Le portrait redevient sombre.

Mais, nous soit-il permis, serait-ce le cas seulement chez les Roumains ? En tout cas, voilà les conclusions que Rădulescu-Motru a tirées de ses observations: La notion de morale varie d'individu à individu. Le citoyen électeur pense une chose, son représentant une autre. La logique de l'action est changeante, selon les circonstances.

Et la critique se poursuit:

Justice ? Institutions publiques !...«As-tu *un ami* au Tribunal ? Mais à la Préfecture ? Connais-tu *quelqu'un* à la Mairie ? Mais à la Banque ? *Quelqu'un* à la Banque de Crédit, surtout à la Banque de Crédit ! *Quelqu'un* à l'Instruction Publique, au Ministère des Finances, au Ministère de l'Intérieur... » Cet inlassable *quelqu'un* ! (Rădulescu-Motru 1904, 137)

Par quels moyens ont-ils réussi les politiciens à pervertir en si peu de temps l'âme du peuple (Motru fait, ici, référence à une période de 50 ans, jusque vers les années 1900, l'époque quand il écrit) ? Comment ont-ils pu nous jeter dans un tel état de pseudo-culture ?

La réponse ne concerne pas que le peuple Roumain. Le peuple, n'importe quel peuple, le notre y compris, succombe aisément aux attrait des nouveaux trains de vie, d'autant plus si ceux-ci lui vantent les vices est les faiblesses historiques, car

Les vertus et les bonnes habitudes sont les remparts de l'individualité d'un peuple; elles sont difficiles à bâtir et, en tout cas, difficiles à reconstruire; les vices et les mauvaises habitudes sont inexorablement des portes, ouvertes à n'importe quelle innovation extérieure. (Rădulescu-Motru 1904, 150)

Comment a-t-elle fait donc la politique politicienne pour parvenir à ses fins destructrices ? Elle s'y est introduite par la porte. Notre peuple étant un peuple éminemment pastoral, il a suivi le rythme de la nature: les pluies ou les printemps doux lui en ont profité davantage que le travail acharné et méthodique. La jeunesse partie faire ses études à l'étranger, une fois revenue à la maison, s'est rendu compte que ça valait mieux utiliser les connaissances acquises pour attirer les capitaux européens, grâce auxquels elle pouvait se permettre un train de vie supérieur à la moyenne. Bien sûr, les étrangers sont venus avec l'argent, mais ont apporté le surplus de leur production industrielle qui ne pouvait pas être vendu ailleurs. Et comme, en premier instant, tout le monde semblait gagner, on a délaissé le travail méthodique, indispensable à toute croissance. Même les lois et les institutions, ne peuvent rien changer a long terme s'ils ne s'accordent pas à l'esprit des peuples.

Quels seraient, donc, les traits fondamentaux qui caractériseraient notre peuple, du point de vue de l'analyse de Constantin Rădulescu-Motru ? Les voilà, en résumé, cette fois-ci dans la lecture du professeur Daniel David: un individualisme archaïque, différent de celui Occidental et non créateur de valeurs ni d'institutions sociales; un manque de persévérance, due à des institutions mal conçues; une importance accrue aux « qu'en-dira-t-on » et un grégarisme ennemi de toute performance en dehors du groupe d'appartenance. En plus, à l'égard du peuple roumain « les attributs psychologiques favorables acceptés par Constantin Rădulescu-Motru sont: accueillant, tolérant, correcte, religieux » (David 2015, 38). Ajoutons aussi (Rădulescu-Motru 2001, 17-25): caractère inégal, manquant de ténacité, impatient, anarchique, tout cela n'étant pas du à son « hérédité naturelle », mais aux institutions imposées de l'extérieur.

Est-ce une analyse correcte ? Pas exactement – nous dira le professeur David, car elle en a bien ses limites, dont les plus importantes sont d'ordre méthodologique. Embraser une démarche scientifique telle que la *Völkerpsychologie* du début du XX<sup>e</sup> siècle, ne peut porter loin. À l'origine, la

*psychologie des nations*, suivant les idéaux des frères Humboldt, s'était proposé de trouver les éléments communs de toute l'humanité, mais les deux guerres mondiales qui ont suivi, n'ont fait qu'exacerber les différences. Les éléments du langage ainsi que les pratiques culturelles ne peuvent faire, par elles seules, que justifier, post-factum, des simples clichés qui circulent déjà au niveau du sens commun.

Cela étant dit, les aboutissements de la *Völkerpsychologie* sont plutôt du genre phénoménologique et herméneutique (comment nous nous percevons nous-mêmes et comment avons-nous fait pour nous considérer ainsi) qu'empiriques (comment sommes-nous et comment/pourquoi le sommes-nous devenus ainsi). (David 2015, 43)

Ce dernier fait, corroboré au manque de données empiriques, expliquerait en même temps pourquoi, à l'époque, il y a eu des différences, voir des divergences entre les différents auteurs, bien qu'ils fussent, tous, d'une honnêteté scientifique et d'une bonne foi indéniables.

Assez « intéressantes » pour leur époque et, selon David, meilleures que celles offertes par les arts, la littérature ou la philosophie, les résultats de la *Völkerpsychologie* ne se retrouvent plus aujourd'hui à la hauteur d'une approche scientifique rigoureuse. « Autrement dit, les auteurs n'ont fait qu'identifier par des réflexions sur eux-mêmes ou sur la littérature existante, des stéréotypes plus ou moins représentatifs, qu'ils ont forgés d'une manière plus ou moins stéréotype. » (David, 2015, 44) En revanche, nous propose l'auteur de la plus récente « Psychologie du peuple roumain », une approche interculturelle du côté de la psychologie cognitive et expérimentale moderne serait meilleure, un équilibre entre le cadre théorique et les données obtenues étant, en même temps, requis. Fidèle à lui-même (David 2006, 9), il va nous offrir, cette fois aussi, un cadre d'analyse professionnelle, séparant le scientifique du non-scientifique, le vétuste de l'actuel. « Ce livre va être différent ! »

Chose promise, chose faite: Daniel David nous présente dès le début de son livre une méthodologie toute neuve et assez complexe, par rapport à Rădulescu-Motru. Une analyse multimodale est donc mise en place, visant à établir les attributs stables, voire des traits de personnalité de profondeur. Ces attributs, se manifestant sous plusieurs formes et dans plusieurs situations, peuvent être mesurés à l'aide d'instruments spécifiques, tels que les tests psychologiques. Cela nous permet de comprendre « comment nous sommes ». Nota bene: « Il faut bien comprendre que le principal de notre ouvrage ne revient pas aux opinions des Roumains, fruits des enquêtes ou sondages d'opinion, plutôt fluctuantes dans le temps, mais aux attributs s'exprimant par des constructions psychologiques sous-jacentes » (David 2015, 51). Les opinions vont être, donc, rien que des véhicules pour les attributs psychologiques, qui, eux seuls, feront l'objet de notre intérêt.

En ce qui concerne les individus, dresser le profil psychologique veut dire interpréter d'une manière compréhensive leurs attributs respectifs et leur donner un sens par les rapportant à un référentiel. Par exemple, dire de quelqu'un qu'il est « intelligent », supposerait l'existence d'un référentiel spécifique. Mais de quelle manière devrait-on procéder pour obtenir le profil d'un groupe ou d'un peuple ? Serait-il même possible d'envisager une telle démarche ? David nous assure que, selon les plus récentes opinions scientifiques (voir, par exemple, Schmitt ou bien Terraciano), ce serait possible, et que parler d'un *profil national de personnalité* ou de *caractère national* ferait sens. Sans entrer dans les détails méthodologiques de son ouvrage, que d'ailleurs, l'auteur même nous présente d'une manière exhaustive, pour un plus de clarté et pour avoir une mesure de comparaison avec Rădulescu-Motru, nous allons juste ajouter, en résumé, les sources dont le professeur David s'est servi pour sa « monographie » (voir page 58 de la dite monographie, David, 2015, 58): « études déjà publiées par divers auteurs, faisant partie de la littérature internationale de profil (analyses secondaires), bases de données internationales (analyses secondaires) et trois nouvelles études inédites ».

Interprétant lui-même les données qui ont résulté des recherches qu'il présente (David 2015, 159 et suivantes), Daniel David va nous donner une clé de lecture intéressante et utile à la fois, ajoutant parfois des explications clarificatrices. Comparé aux autres pays, et surtout aux États-Unis, le milieu culturel des Roumains présenterait les caractéristiques suivantes: tendance vers la concentration du pouvoir (contrairement aux États-Unis), style défensif, évitant l'incertitude, conformiste (plus que les Américains), besoin accru de reconnaissance, accent sur les valeurs de survie (contrairement aux USA), religiosité, faisant peu de confiance à autrui. Les Roumains, nous dira-t-il, ont une culture collectiviste (on se souvient, C. Rădulescu-Motru, l'avait remarqué à son tour). Cela s'expliquerait par un besoin historique de sécurité, en tant que peuple soumis à des dominations extérieures, menant sa vie à la confluence de grands empires; le communisme, favorisant une coopération de survie, n'a fait qu'accroître cette tendance. C'est une explication acceptée aussi bien aujourd'hui que jadis, par Motru et par ses contemporains. Par exemple, dans son premier volume de *l'Histoire de la civilisation*, paru en traduction française chez Payot, en 1937, Will Durant, écrivait que pour la formation d'une civilisation les seules conditions physiques et biologiques ne suffiraient pas, « il faut que les hommes ne se sentent pas exposés à tout instant soit à la mort soit à des taxes arbitraires » (Durant 1937, 16); disait-il, la disparition même d'un de ces conditions pouvant entraîner la destruction d'une civilisation.

Tributaires au paradigme collectiviste, les Roumains ne conçoivent pas le pouvoir d'une manière distributive, mais hiérarchique, le travail même étant perçu d'une manière instrumentale. « À cause d'un cynisme social et d'un scepticisme accru (comparés aux États-Unis), les négociations visant l'atteinte



d'un consensus sont enchevêtrées de malentendus, sans aboutir à des ébauches concrètes, et le leadership manque de respect ». En plus « la culture roumaine promeut, en moyenne, un hétéro déterminisme (l'influence de la tradition/ la religion) face à l'autodétermination (autonomie de la décision) et le pragmatisme (intérêt personnel) face à l'esprit civique » (David 2015, 166). En même temps, nous explique le psychologue David, notre style étant répressif et évitant, nous sommes, donc, défensifs, cette défensive s'exprimant par des complexes d'infériorité ou, le cas échéant, s'il s'agit d'une compensation de ceux-ci, par des complexes de supériorité. Tandis que nos aspirations sont les mêmes que chez les Occidentaux, il se trouve que nous sommes plus méfiants à l'égard de leur accomplissement et que nous nous comparons trop aux autres pour les valider. Certains transformeront même ces complexes d'infériorité en complexes de supériorité, s'exprimant par de la défiance visant les individus ou les institutions et par diverses attitudes sceptiques. En vue de sauvegarder une telle image de soi, les Roumains s'imposeraient des règles trop rigides et difficiles à respecter, se voyant ainsi contraints au conformisme et à l'inflexibilité.

Les études montrent que nous nous intéressons moins que les autres aux valeurs telles que le bien public, la bienveillance, l'autonomie, mais, pour faire bonne impression, nous faisons semblant de leur accorder quelque importance. « Chose intéressante, chez les Roumains l'universalisme est secondaire à la bienveillance, ce qui signifie que leur préoccupation pour le bien-être des autres se limite à l'espace de leurs proches. Cela dénote un individualisme non opposé au collectivisme » (David 2015, 167). En revanche, nous enregistrons des scores moyens pour les traditions et la sécurité, ce qui montre qu'une tendance d'émancipation est en cours.

La méfiance de l'autre serait « un indicateur fort et stable », qu'il s'agisse de proches ou d'inconnus, sauf les amis et la famille. Cela expliquerait certaines attitudes des Roumains, tels que l'opposition au divorce ou à l'avortement, mais aussi le non-soutien de la violence domestique. Pour ce dernier cas, semble-t-il, la désirabilité sociale ou même la compréhension des concepts par les répondeurs aux sondages jouerait un rôle assez important pour que, vu l'état réel des choses, on puisse se poser des questions et avancer même des doutes. En ce sens, une étude de Knickrem et Teske (2000), cité par David (David 2015, 229-30), menée auprès d'étudiants roumains et américains, montre que la violence domestique représente un problème majeur pour 76,9% des Américains, et seulement pour 55,9% des Roumains. L'étude montre aussi que l'abus verbal et même physique (grave) en couple est plus toléré chez les Roumains, qui sont moins prêts à alerter les autorités dans de tels cas que les Américains (environ 80%, *versus* presque 35%).

Comment sommes-nous, donc ? Voilà une sélection, non exhaustive de traits (ce serait vraiment impossible qu'elle le soit autrement, vu l'envergure

et la spécificité du travail scientifique de Monsieur David), s'ajoutant à ceux déjà présenté:

Le potentiel intellectuel des Roumains est au niveau des autres pays/cultures, autant pour les enfants (comparé aux Britanniques, aux Hollandais et aux autres pays européens) que pour les adultes (comparés aux Français). Malheureusement, le milieu culturel n'est pas favorable au développement maximal de ce potentiel. (David 2015, 195)

Selon les résultats du référendum de 2011, 1,4% des Roumains étaient analphabètes, et (selon un Rapport de 2012 de la Commission Européenne), 40% étaient en état d'analphabétisme fonctionnel, ce qui confirmerait la thèse du non-soutien (culturel/ social) au développement. Du point de vue de la créativité, comprise comme capacité de produire du neuf et de la valeur pour la société, notre niveau potentiel est plutôt bon, voire égal à celui des Américains. Plusieurs analyses sur notre peuple (dont Bociort 2014 ou Mungiu-Pippidi, 2012 – *apud* David 2015, 201) font mention d'un milieu académique non stimulant, dominé par des intérêts personnels et par une fracture profonde entre l'obtention du succès et le mérite.

Notre intelligence émotionnelle, en tant qu'aptitude (ou capacité d'apprendre et résoudre dans des situations sociales), est moindre que celle des Américains, ce que, selon les spécialistes, est compréhensible dans le contexte d'une culture collectiviste, mais, notre intelligence émotionnelle en tant qu'habileté sociale (EQI) est plus accrue, celle-ci se manifestant au niveau intrapersonnel, comme adaptabilité sociale et management du stress. En revanche, au niveau des relations interpersonnelles, les Américains nous dépassent. Cela veut dire, que, pour une première impression, nous sommes mieux perçus que les Américains. Mais, malheureusement (comme démontré dans d'autres études) cela ne nous aide pas à avoir un niveau d'estime de soi plus élevé, ni une vie plus heureuse.

Une bonne nouvelle apportée par l'analyse de Daniel David et celle que, au niveau du profil psychologique de profondeur, les Roumains sont fondamentalement semblables aux autres. En même temps, l'auteur ne peut s'empêcher de se demander quelles sont les raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas valoriser nos traits positifs, comme la flexibilité émotionnelle, l'extraversion, ou l'agréabilité. Comment se fait-il que, au contraire, travaillant à l'étranger, dans les sciences ou ailleurs, les Roumains se montrent performants et se font remarquer, sachant que leur profil psychologique de profondeur demeure fixe, même quand ils changent de place ? « Par exemple, si en deçà des frontières des *laisser faire* et des *ça va* se font encore entendre, au-delà, les Roumains deviennent de vrais modèles. Qui fait la différence ? » (David 2015, 213). Et la réponse, qui se fait écho d'une question similaire de Rădulescu-Motru (et de son « *quelqu'un* ») est que tout s'explique par les

institutions sociales modernes, qui, là-bas, savent mettre en lumière les bons côtés et limiter les mauvais.

Si, donc, nous aimons ce pays, je crois que c'est à une nouvelle génération d'intellectuelles (définie non par l'âge, mais par les valeurs qu'elle assume) de construire un nouvel ethos roumain – au sens d'institutions culturelles – qui sachent utiliser au maximum le potentiel psychique de profondeur, déterminant ainsi le surgissement d'un profil psychologique de surface, capable de nous transformer en un peuple heureux et respecté, capable de contribuer essentiellement au salut de notre civilisation humaine. (David 2015, 213)

Se situant lui-même dans une lignée de chercheurs comme Dâncu, Iacob ou Chelcea, Daniel David démarre à son tour une analyse phénoménologique et herméneutique de la psychologie des Roumains, une analyse qu'il se propose aussi rigoureuse que possible et qui puisse, donc, dépasser le sens commun (voire les proverbes ou les textes populaires) ou les approches littéraires artistiques (Cantemir, Cioran, Eminescu et beaucoup d'autres). Cette analyse, menée sur 301 participants roumains, dont 29 de la diaspora (française, italienne et américaine), aurait pour but d'identifier « les auto- et les hétéro-stéréotypes » de notre peuple, autrement dit « comment nous croyons être » et « comment nous croyons être perçus par les autres ». À la question « Comment caractériseriez-vous le peuple roumain ? » la réponse positive qui a dépassé le seuil du 20% méthodologique a été: hospitalier/accueillant, suivie d'industriel (roumain « harnic »), puis intelligents. L'attribut négatif principal a été insouciant/indifférent, suivi de malin et corrompus. Nous nous percevons comme étant émotifs, colériques, pas très civilisés quand nous nous comparons aux autres, et nous prenons les Américains pour des « pragmatiques », les Français, pour des « bohèmes et froids », les Allemands pour des « travailleurs, honnêtes, intelligents » les Russes pour des « patriotes et inflexibles », etc.

La conclusion du psychologue ? « Le caractère national – comment nous croyons être – ne correspond pas, d'un point de vue emic, à ce que nous sommes réellement à travers nos traits de personnalité » (David 2015, 293), cet écart étant l'un des plus grands jamais analysés, témoignant d'un bas niveau de satisfaction et d'une basse autonomie. Pourquoi croyons-nous ce que nous croyons ? Pour satisfaire un besoin de respect pour nous-mêmes, pour justifier notre identité et notre présent. C'est la raison pour laquelle nous augmentons les traits que nous considérons positifs et diminuons ceux qui nous semblent négatifs. Ce sont des remarques valables pour n'importe quel peuple, mais d'autant plus pour le nôtre. La bonne nouvelle serait que nos ressources potentielles étant semblables à celles des autres peuples, il ne dépend que de nous de les utiliser pour en faire notre bonheur.

Mais, quelles seraient les leçons de cette double analyse – Motru et David, pour nous-mêmes et pour notre article ? Nous auraient-elles aidés à

répondre aux questions que nous nous avons posées au début ? Je pense que si. Reprenons-les et marquons les réponses. On a vu, donc, qu'à travers de différentes conceptions et méthodes, et même à travers le temps, il fait sens de parler d'une identité roumaine, quel que soit le nom qu'on lui emprunterait. Cette identité, serait-elle donnée une fois pour toutes, ou évoluerait-elle au fil du temps ? Tributaire, en partie, au biologique, à la géographie ou même aux caprices de l'histoire, comme pour Rădulescu-Motru, ou puisant ses ressources dans les profondeurs du psychisme, comme pour Daniel David, comme tout ce qui est vivant, l'âme du peuple est soumise elle aussi à l'évolution: vers le pire si elle se contente d'imiter tout simplement ce que font les autres, ou vers le meilleur si elle se cherche, devient consciente de soi et ne cesse de s'innover. D'où une dernière réponse, conclusive, qui s'impose d'elle-même: l'artisan de notre identité, c'est nous-mêmes !

### **Bibliographie**

- Braudel, Fernand. 1993. *Grammaire des civilisations*. Paris: Flammarion.
- David, Daniel. 2006. *Psibologie clinică și psihoterapie: fundamente*. Iași: Polirom.
- David, Daniel. 2015. *Psibologia poporului român: profilul psihologic al românilor într-o monografie cognitiv-experimentală*. Iași: Polirom.
- Durant, Will. 1937. *Histoire de la civilisation*. Tome I. Paris: Payot.
- Huntington, Samuel P. 2004. *Qui sommes-nous? Identité nationale et choc des cultures* (traduit de l'anglais par Barbara Hochstedt). Paris: Editions Odile Jacob.
- Rădulescu-Motru, Constantin. 1904. *Cultura română și politicianismul*. București: Librăria Socecu & Co.
- Rădulescu-Motru, Constantin. 2001. *Psibologia poporului român*. București: Paideia.
- Rădulescu-Motru, Constantin. 2008. *Românismul*. București: Semne.
- Rădulescu-Motru, Constantin. 2017. *Curs de psihologie*. București: Academia Română.